



# L'HISTOIRE AUGUSTE AU CARREFOUR DU TEMPS

Rémy Poignault

► **To cite this version:**

Rémy Poignault. L'HISTOIRE AUGUSTE AU CARREFOUR DU TEMPS. Carminella BIONDI, Françoise BONALI FIQUET, Maria CAVAZZUTI, Elena PESSINI. Marguerite Yourcenar essayiste. Parcours, méthodes et finalités d'une écriture critique, May 1999, Modène, Parme, Bologne, Italie. SIEY, Marguerite Yourcenar essayiste. Parcours, méthodes et finalités d'une écriture critique, pp.197-212, 2000, Marguerite Yourcenar essayiste. Parcours, méthodes et finalités d'une écriture critique. <halshs-01346380>

**HAL Id: halshs-01346380**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01346380>**

Submitted on 18 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'HISTOIRE AUGUSTE AU CARREFOUR DU TEMPS

Rémy POIGNAULT  
(Université de Tours)

L'*Histoire Auguste* est un recueil de biographies d'empereurs romains, de co-régents ainsi que d'usurpateurs allant d'Hadrien à Numérien, c'est-à-dire de 117 à 285 ap. J.-C., avec une lacune pour les années 244-260. Selon le texte même des manuscrits, l'ouvrage serait dû à six auteurs, Aelius Spartianus, Julius Capitolinus, Vulcacius Gallicanus, Aelius Lampridius, Trebellius Pollion et Flavius Vopiscus. Si l'on en croit les dédicaces de plusieurs de ces *Vies*, leur publication aurait eu lieu, pour les unes, sous Dioclétien (entre 284 et 305), et sous Constantin I<sup>er</sup> pour les autres (entre 306 et 337); la composition s'échelonne donc entre la fin du III<sup>e</sup> et le début du IV<sup>e</sup> siècle.

Les premières biographies du recueil, la *Vita Hadriani* surtout, la *Vita Aelii*, la *Vita Antonini Pii* et la *Vita Marci Antonini philosophi* ainsi que la *Vita Veri* constituent avec l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (l. 69) l'essentiel des sources littéraires pour l'empereur Hadrien<sup>1</sup>, et l'on sait le parti que Marguerite Yourcenar en a tiré pour l'élaboration de *Mémoires d'Hadrien*.

Dans un essai de 1958, "Les visages de l'Histoire dans l'*Histoire Auguste*", publié en 1962 dans *Sous bénéfice d'inventaire*, l'écrivain se fait lecteur critique de ce texte en dépassant le cadre des premières *Vies* auxquelles elle a eu recours dans le cas d'Hadrien. Nous voudrions ici étudier son mode de lecture de l'*Histoire Auguste* et sa perception du temps dans cet essai.

## Marguerite Yourcenar et le débat scientifique sur l'*Histoire Auguste*

Marguerite Yourcenar s'intéresse peu au débat scientifique qui, depuis l'article fondateur d'Hermann Dessau "Über Zeit und Persönlichkeit der S.H.A.", paru dans la revue *Hermes* en 1889<sup>2</sup>, anime la communauté des spécialistes. Le savant allemand y soutient que sous six pseudonymes se cache en fait un auteur unique, qui vivait non à l'époque qu'il affiche,

---

<sup>1</sup> *CNMH*, in *OR*, p. 525 ; "Note", p. 546.

<sup>2</sup> *Hermes*, 24, 1889, p. 337-392.

mais à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Cette thèse fut longue à s'imposer, mais semble faire aujourd'hui, avec quelques nuances, l'unanimité.

Dans la "Note" dont elle fait suivre *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar se conforme à la tradition et parle du "chroniqueur latin Spartien, un des rédacteurs de l'*Histoire Auguste*, qui composa un peu plus d'un siècle plus tard sa *Vita Hadriani*, l'un des meilleurs textes de cette collection [...]" (OR, p. 546); elle situe alors la rédaction de la biographie d'Hadrien vers 280, puisqu'elle prend visiblement pour référence chronologique dans ce passage la composition de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius "environ quarante ans après la mort de [l'empereur]"; c'est donc se fier à la lettre même de l'*Histoire Auguste* et aux dédicaces qui renvoient à Dioclétien.

Dans "Les visages de l'Histoire dans l'*Histoire Auguste*", l'auteur est plus au fait de la question, puisqu'elle indique en tenant d'ailleurs pour négligeable Vulcacius Gallicanus, qui ne "signe", il est vrai, qu'une seule biographie, celle de l'usurpateur Avidius Cassius:

Le nom même et l'existence des cinq principaux auteurs (Spartien, Capitolin, Lampride, Pollion, Vopiscus) est aujourd'hui matière à controverse, et les dates qui leur sont assignées varient, au gré des érudits et des spécialistes, du milieu du II<sup>e</sup> à la fin du IV<sup>e</sup> siècle (p. 6)<sup>5</sup>.

Elle parle un peu plus loin de "date variant de l'an 284 au plus tôt et 395 au plus tard" (p. 6)<sup>6</sup>, c'est-à-dire du début du règne de Dioclétien à la fin du règne de Théodose<sup>7</sup>, en d'autres termes, elle va de la date inspirée par les dédicaces de l'*Histoire Auguste* jusqu'à celle qui était le plus couramment admise dans les années 1950.

<sup>3</sup> Cf. l'état de la question établi par André CHASTAGNOL dans la préface de son éd. de l'*Histoire Auguste*, Paris, R. Laffont, 1994, p. XIII sq.

<sup>4</sup> Il doit s'agir d'une coquille répétée au fil des éditions, à la place de "milieu du III<sup>e</sup> [siècle]", puisqu'on voit mal comment l'*Histoire Auguste*, malgré tous les talents de fiction qu'on lui reconnaît, aurait pu, dans ce cas, traiter de la période qui va au-delà d'Antonin le Pieux, c'est-à-dire dépasser le stade de la troisième *Vita*, alors que l'ensemble en comporte trente !

<sup>5</sup> Quand nous donnons la pagination sans autre indication, nous renvoyons à "Les visages de l'Histoire dans l'*Histoire Auguste*" in *EM*.

<sup>6</sup> P. 8-9 : "dans l'hypothèse la plus favorable", 100 à 125 ans séparent les rédacteurs de l'*Histoire Auguste* des Antonins : le dernier Antonin, Commode, ayant été assassiné en 192, nous obtenons les années 290-315, c'est-à-dire les règnes de Dioclétien et Constantin.

<sup>7</sup> Certains auteurs proposaient des dates allant jusqu'à 450 (André CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. XXVIII). On s'accorde aujourd'hui à situer la rédaction définitive de l'*Histoire Auguste* dans la dernière décennie du IV<sup>e</sup> siècle (ID, *ibid.*, p. XXXIV), ou peu après (Jean-Pierre CALLU dans son éd. de l'*Histoire Auguste*, I, 1, Paris, les Belles Lettres, 1992, p. LXXI-LXXXIII).

Marguerite Yourcenar évoque avec une certaine désinvolture ces questions de datation et d'attribution "au gré" des savants. C'est que cela n'a pas un grand intérêt à ses yeux dans la mesure où elle ne cherche pas dans l'*Histoire Auguste* un homme, un auteur, mais une sorte de *vox populi* et dans la mesure encore où l'*Histoire Auguste* déborde amplement de son canton chronologique. Qu'est-ce alors qu'un écart d'un siècle et qu'importe l'identité auctoriale? Nous remarquerons de même que Marguerite Yourcenar effleure seulement le problème de l'imposture de l'*Histoire Auguste*, des falsifications et créations de documents<sup>8</sup>, ainsi que celui des sources sur lesquelles s'est appuyé le rédacteur quand il ne s'abandonnait pas à la fiction, car elle saisit globalement l'*Histoire Auguste* comme un témoignage qui, malgré son aspect parfois contourné, est plausible.

### Un regard assez négatif sur l'*Histoire Auguste*

Le regard, toutefois, que porte Marguerite Yourcenar sur l'*Histoire Auguste* est un regard critique. Elle la juge à la fois selon des critères esthétiques – en la comparant aux écrits des grands historiens antiques – et au nom de la vérité. Dans un premier temps, l'appréciation est négative, même si on s'aperçoit vite que ce stade est dépassé.

Selon l'écrivain, l'*Histoire Auguste* ne présente guère de qualités littéraires et trahit la médiocrité de ses auteurs. Ils recourent volontiers à la compilation, le texte est abondamment interpolé et sa transmission s'est opérée "à travers quelques rares copies incomplètes et fautives" (p. 6)<sup>9</sup>. Un texte, donc, qui ne présente guère de garanties.

En outre bien des facteurs détournent les auteurs de la vérité. Ils sont empreints du "préjugé", du "conformisme" (p. 8) et d'une totale absence d'esprit critique, ce que Marguerite Yourcenar nomme la "badauderie". La notion d'objectivité leur est étrangère puisque leur vision est commandée par leurs conceptions politiques : ils adoptent le point de vue sénatorial, pour lequel Marguerite Yourcenar n'a aucune sympathie, désignant l'assemblée comme "ce groupe ploutocratique et conservateur qu'était devenu le Sénat" (p. 8); et ils sont conduits à "la haine partisane ou la flagornerie à l'égard du prince au pouvoir" (p. 8). Marguerite Yourcenar adopte ici un point de vue qui rappelle les déclarations d'intention,

<sup>8</sup> Cf., par exemple, Ronald SYME, "Fictional History Old and New. Hadrian", Oxford, Somerville College, 1986, 24 p.; Nigel SAINT, "L'écrivain et sa source : l'essai sur l'*Histoire Auguste*", *Bulletin de la SIEY*, n° 13, juin 1994, p. 75.

<sup>9</sup> Jean-Pierre CALLU, *op. cit.*, p. XCIV : "il est établi que la réception du texte repose sur un archétype unique en écriture insulaire - révélant des fautes de transcription d'onciale -, qui a donné au VIII/IX<sup>e</sup> s. deux copies, à quoi correspondent deux classes séparées".

traditionnelles sans être pour autant toujours mises en application, des historiographes antiques qui, comme Tacite, veulent écrire *sine ira et studio* : “sans colère ni faveur”<sup>10</sup>. Mais si au début du XX<sup>e</sup> siècle on a cru voir dans l'*Histoire Auguste* une *Tendenz* impliquant une véritable propagande en faveur de l'aristocratie sénatoriale païenne, thèse dont Marguerite Yourcenar semble tributaire, on s'accorde aujourd'hui pour atténuer très nettement cette perspective idéologique et ne voir qu'une “atmosphère”, une “ambiance” sénatoriale sans plus<sup>11</sup>.

Aux yeux de l'écrivain, ce n'est pas seulement le manque de recul qui est en cause : si les rédacteurs de l'*Histoire Auguste* se sont laissé prendre, pour les règnes qui leur étaient chronologiquement proches, par les fables courant sur les princes ou par la “confusion” des temps de crise (p. 9), la distance n'a pas eu pour eux d'effets moins négatifs, car il s'est produit – nous dit-elle – entre l'époque des Antonins qu'ils relatent au début de l'ouvrage et la leur une rupture capitale dans le monde romain, un changement de mentalité qui les empêche de comprendre le Haut-Empire :

À l'époque où fut compilé le recueil de l'*Histoire Auguste*, le monde avait changé [...] au point de rendre le mode de vie et de pensée des grands Antonins à peu près impénétrable à des biographes déjà sur la route qui mène au Bas-Empire” (p. 9).

Ce jugement est à relativiser, car on peut se demander si, malgré l'évolution des institutions et les changements de mentalité avec, en particulier, le développement du christianisme, il y a un tel gouffre entre ces hommes, d'autant plus que la culture païenne perdure, que le rédacteur de l'*Histoire Auguste* est un représentant de cette culture et qu'il a eu recours pour les premières *Vies*, par exemple, à Marius Maximus qui a dû écrire vers 220 sous Alexandre Sévère<sup>12</sup>.

Leur aveuglement, si l'on suit Marguerite Yourcenar, porte aussi sur les grands aspects politiques : les auteurs n'ont pas perçu les bouleversements de la société romaine et les changements radicaux qui s'opéraient. Ils ont

<sup>10</sup> TACITE, *Annales*, I, 1, 4: traduction de Pierre GRIMAL, in TACITE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1990; cf. aussi la préface des *Histoires*, I, 1, 5: *neque amore quisquam et sine odio dicendus est*: “il faut parler de chacun sans amour et sans haine”.

<sup>11</sup> André CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. CXXXII sq.

<sup>12</sup> André CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. LVII, qui souligne la qualité des informations apportées par Marius Maximus sur le second siècle. Pour Ronald SYME, “Ignotus, the good biographer” in ID., *Emperors and biography*, Oxford, 1971, p. 44, c'est un autre auteur, inconnu (*Ignotus*), témoin des débuts du règne de Septime Sévère (193 ap. J.-C.), qui aurait été la source de base de l'*Histoire Auguste* pour ces vies; dans cette hypothèse aussi, nous ne sommes guère éloignés des Antonins.

du mal à s'élever au-delà des événements de cour et ne perçoivent pas les courants profonds du monde romain, en particulier "la marée chrétienne" (p. 11) qui va parvenir au pouvoir avec Constantin; ils ne devinent pas non plus la mort de Rome et de ses institutions. Cet aveuglement est encore plus remarquable, selon Marguerite Yourcenar si l'on adopte l'hypothèse d'une rédaction post-constantinienne (p. 11). Mais cette accusation, aujourd'hui, ne semble guère pertinente, car sans aller jusqu'à la thèse de J. Straub, *Heidnische Geschichtsapologetik in der christlichen Spätantike*<sup>13</sup>, qui fait de l'*Histoire Auguste* une "Histoire contre les chrétiens", on y reconnaît des critiques voilées du christianisme et un appel à la tolérance même si, comme le signale André Chastagnol, "il s'agit plus d'un cri du cœur" personnel et camouflé, difficilement saisissable pour la plupart des lecteurs, que d'une propagande ouverte et reconnaissable"<sup>14</sup>.

Marguerite Yourcenar reproche en outre aux rédacteurs de ne pas s'être rendu compte de la décadence de Rome et de se livrer seulement à "de vagues méditations sur les hauts et les bas de la fortune" (p. 19). Nous reviendrons sur cette notion de décadence.

Elle leur adresse une autre critique, à caractère plus littéraire: ils semblent dépourvus des qualités psychologiques, de la pénétration qui sont le propre des grands peintres de l'âme humaine. Ils faussent là encore les perspectives car ils ne comprennent pas les princes qu'ils évoquent, dans la mesure où ils sont incapables de saisir ce qu'il y a d'exceptionnel dans les grands hommes. Tout se passe comme si la médiocrité des auteurs aplanissait le sujet: ils "ne nous révèlent jamais l'homme dans ses profondeurs ou ses sommets" (p. 9). Ils se contentent souvent de stéréotypes, forçant les traits pour présenter des princes ou bons, ou mauvais.

Toutefois, selon l'essai, l'essentiel des défauts de l'*Histoire Auguste* ne lui est pas inhérent, puisqu'on les retrouve, de manière larvée, chez les grands historiographes antiques. Ils ne seraient donc qu'une aggravation d'un manque que le talent de leurs prédécesseurs permettait de mieux masquer. Il est piquant de voir celle qui, avec Hadrien, se défiait de tout dogmatisme reprocher aux rédacteurs leur "absence de système" (p. 16) : en fait, elle entend par là leur manque de rigueur chronologique, et elle applique à l'historiographie antique des critères scientifiques qui n'étaient pas les siens; c'est, d'ailleurs, là, plus la biographie que l'histoire qui est visée : Suétone, Plutarque sont cités, et Tite-Live est rapproché des biographes en raison sans doute de son intérêt pour "la connaissance de l'homme" (p. 16); mais s'il a dressé des portraits fameux, il ne faut pas

<sup>13</sup> Bonn, Habelt, 1963.

<sup>14</sup> André CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. CXXXIV.

perdre de vue qu'il le fait dans le cadre des *res gestae*, de l'histoire, en adoptant, donc, le principe du déroulement chronologique; or, les reproches concernant l'"incapacité à dater un incident ou un trait de conduite"(p. 16) appliquent à la biographie les critères de l'histoire, Marguerite Yourcenar semblant ne pas établir de différence très nette entre ces deux genres antiques, qui, d'ailleurs, n'étaient pas toujours distingués avec précision<sup>15</sup>. Les biographes anciens s'intéressaient plus à la peinture d'un caractère, voire à l'accumulation d'anecdotes qu'à la reconstruction rigoureuse d'une personnalité dans sa durée, même s'ils pouvaient être sensibles à une éventuelle évolution.

D'autres griefs du même type, que l'*Histoire Auguste* partage, mais sur le mode mineur pour eux, avec les grands auteurs, concernent leur manque de discernement entre l'essentiel et l'accessoire, leur absence d'esprit critique envers les sources, la composition de discours ou de bons mots totalement inventés, ainsi qu'un "moralisme exaspérant" (p. 16). Cela vaut objectivement à la fois pour l'histoire et la biographie, mais la remarque concernant les discours fictifs touche plutôt l'histoire, la biographie recourant peu aux discours. La tradition voulait que l'historien recomposât lui-même le discours pour mieux l'intégrer dans son récit, même quand il avait connaissance de l'original: la comparaison entre les tables claudiennes de Lyon et le discours que Tacite fait prononcer à l'empereur Claude dans les *Annales*, (XI, 24), montre qu'il s'agit de respecter l'esprit et non la lettre. Sur ce point, Marguerite Yourcenar est bien consciente de la différence entre les anciens et les historiens modernes<sup>16</sup>:

c'est que l'histoire pour un Tite-Live ou un Plutarque était un art au moins autant qu'une science et, plutôt qu'une manière d'enregistrer des événements, un moyen d'avancer dans la connaissance de l'homme (p. 16).

Si elle-même y ajoute rigueur et souci de la chronologie, elle fait sienne la dernière partie de la définition quand elle dit dans sa conférence "L'écrivain devant l'Histoire" : "Nous nous retrouvons dans cette formule "Histoire, connaissance de l'homme", qui a été celle des grands

<sup>15</sup> Cf. Eugen CIZEK, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, PUL, 1995, p. 15-18. Le cas de l'*Histoire Auguste* est discuté : Ronald SYME, *The Historia Augusta. A Call of Clarity*, Bonn, Habelt, 1971, p. 25-33, considère que, pour son rédacteur, la distinction entre biographie et histoire était encore une notion claire ; *contra* : Arnaldo MOMIGLIANO, "L'età del trapasso fra storiografia antica e storiografia medievale (320-550 d. C.)", *Rivista storica italiana*, n° 81, 1969, p. 295 sq.

<sup>16</sup> Notons toutefois que le discours dans l'historiographie antique est aussi un moyen d'expliquer une situation.

classiques”<sup>17</sup>. Quant à l’excès de moralisme, qui entraîne des simplifications édifiantes et qui “a gâté plus d’un authentique chef-d’œuvre” (p. 16), il est d’autant plus mal venu dans l’*Histoire Auguste*, selon “Les visages de l’Histoire...”, qu’il tourne à vide, ne correspondant plus au “solide idéal civique de l’Antiquité” (p. 17) qui est encore celui d’un Tacite. L’histoire se donnait, en effet, pour but l’édification du *ciuis Romanus*.

Le procédé qui consiste à déceler chez les grands auteurs des prodromes des défauts de l’*Histoire Auguste* vise moins à excuser celle-ci, qu’à souligner les germes de la décadence au sein même de la grande époque, comme nous le verrons.

### Une lecture qui toutefois n’est pas inutile

Colette Gaudin a déjà signalé que l’appréciation de Marguerite Yourcenar n’est pas seulement esthétique, mais qu’ “elle esquisse [...] une épistémologie de la lecture des documents historiques, distinguant authenticité (du document), véracité (des témoins) et vraisemblance (du récit)”<sup>18</sup>. Si l’écrivain reconnaît que la question de l’authenticité se pose, il n’en est pas de même de la “véracité” (p. 6). L’*Histoire Auguste* offre une image “plausible” de la période<sup>19</sup>. Marguerite Yourcenar entend même une sorte de réhabilitation de l’*Histoire Auguste* en soulignant les points de rencontre qu’il y a entre elle et les témoignages tangibles de l’épigraphie, de la numismatique, de la statuaire, ou, plus globalement, de l’archéologie, même si des divergences peuvent parfois apparaître (p. 7, 14).

L’auteur se livre en outre à une intéressante analyse de la réception de l’*Histoire Auguste* en montrant que chaque époque la lit avec un état d’esprit qui lui est propre, ce qui n’est pas sans incidence sur le degré de crédibilité qui est alors accordé au texte: le christianisme du XVII<sup>e</sup> siècle pousse à croire aux pires exactions des païens; l’humanisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et l’esprit bourgeois, conformiste et sans expérience du monde de certains auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle font jeter la suspicion sur certains actes, alors que l’atroce XX<sup>e</sup> siècle nous permet de croire facilement à leur exactitude. La dimension historique de la lecture de l’historiographie n’échappe pas à Marguerite Yourcenar.

<sup>17</sup> Marguerite YOURCENAR, “L’écrivain devant l’Histoire”, Publication du Centre National de Documentation Pédagogique, 1954, p. 15 (conférence du 26 février 1954).

<sup>18</sup> Colette GAUDIN, *Marguerite Yourcenar à la surface du temps*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, p. 98.

<sup>19</sup> Sur la notion de “possible” dans la démarche historique de Marguerite Yourcenar, cf. Jacques BODY, “Marguerite Yourcenar et l’école des *Annales* : réflexions sur le ‘possibilisme’”, *Roman, histoire et mythe*, Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 54 sq.



Dans son essai, elle utilise volontiers le balancement binaire : à l'exposé des tares de l'*Histoire Auguste* fait pendant la reconnaissance de son intérêt. C'est même son principal défaut, la médiocrité, qui assure sa rédemption. "L'*Histoire Auguste* est d'une lecture bouleversante [...]. Une effroyable odeur d'humanité monte de ce livre" (p. 12). À ses yeux, cet ouvrage dont on ne connaît pas précisément les auteurs, lesquels n'ont aucune envergure, semble comme l'expression même de Rome, aucune personnalité ne faisant écran. Marguerite Yourcenar paraît avoir trouvé là – malgré la pluralité des auteurs à laquelle elle souscrit – une sorte d'œuvre anonyme, l'équivalent peut-être de cette littérature populaire qu'on a recherchée au XIX<sup>e</sup> siècle, populaire en tant qu'elle exprime l'opinion publique (même si elle est réduite ici à la catégorie des sénateurs). Nous sommes "face à face avec la vie elle-même" (p. 12), "nous avons ici l'opinion à l'état pur, c'est-à-dire impur" (p. 12). Marguerite Yourcenar découvre en quelque sorte dans l'*Histoire Auguste* ce que les sondeurs recherchent aujourd'hui dans les enquêtes d'opinion : le reflet du temps.

Ainsi l'auteur relève un certain nombre d'anecdotes ou de traits qui nous mettent de plain-pied avec la vie : "nous voyons [...] nous entendons [...] nous assistons" (p. 12). Il y a donc là des petits détails vrais qui sont autant de points de contact qui permettent de retrouver la réalité. Dans "Ton et langage dans le roman historique"<sup>20</sup>, en 1972, l'écrivain affirme non seulement trouver "incrustés dans la lourde pâte des chroniques"<sup>21</sup> "les rares mots parlés" de l'empereur qui l'aident à reconstituer le ton de sa voix; mais encore déceler une voix collective, et elle cite comme exemple des "documents sublittéraires" (EM, p. 292) qui ramènent à "la réalité de l'incident pris sur le vif" (EM, p. 291), le "décret vouant Commode aux gémonies" : "C'est un des rares cas où passe jusqu'à nous le grondement d'une foule" (EM, p. 292)<sup>22</sup>.

Marguerite Yourcenar reconnaît donc une certaine valeur documentaire à l'*Histoire Auguste*, dans certains cas, comme tranche de vie. Mais elle tend aussi, dans "Visages de l'Histoire...", à la réhabiliter d'un point de

<sup>20</sup> "Ton et langage dans le roman historique", TGS, in EM, p. 295.

<sup>21</sup> Les exemples choisis montrent qu'elle désigne là l'*Histoire Auguste* (*Vita Hadriani*, 11, 3 à propos de Sabine ; *Vita Hadriani*, 23, 14 pour l'anecdote du mur en ruine ; *Vita Aelii*, 4, 3 pour les vers de Virgile) et Dion Cassius (69, 22, 4, pour le mot sur les médecins).

<sup>22</sup> *Vita Commodi Antonini*, 18-19, qui présente le texte comme emprunté à Marius Maximus et reproduisant les "imprécations" (*adclationes*) des sénateurs et "la teneur du sénatus-consulte" (*sententiam senatus consulti*) (traduction d'André CHASTAGNOL, *op. cit.*, nous citerons désormais le texte dans cette traduction, sauf mention contraire). C'est le seul "document" de l'*Histoire Auguste* "qui ait été accepté par les critiques", après recoupement avec Dion Cassius (André CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. CXX), alors que tous les autres ne sont que pure fiction.

vue littéraire. “Parfois même, la poésie monte de cette masse de ternes détails comme une buée de la terre nue” (p. 13): la simplicité, la médiocrité, la platitude peuvent être une voie vers la beauté. Pour illustrer cette idée, elle accorde une place importante à l’anecdote du sacrifice offert par Septime Sévère en Bretagne à la veille de sa mort: elle s’attache surtout aux bœufs que l’empereur a refusés et elle imagine leur parcours; en fait, se déclenche chez l’écrivain le processus de l’imagination :

Un coin de la vie journalière de l’Empire, de la campagne éternelle, nous a été révélé par ce qui n’est chez Spartien qu’un trait superstitieux : ces quelques mots ont suffi pour évoquer pour nous un froid ou pluvieux jour de février sur la frontière d’Écosse [...]”. (p. 13)

Ces remarques sont précieuses pour la compréhension de la propre démarche créatrice de l’écrivain, dans *Mémoires d’Hadrien*, par exemple : l’auteur réinvente la vie à partir de la source. Ici, elle dramatise en situant les faits “à la veille de la mort de Septime Sévère” (p. 13), alors que l’*Histoire Auguste* les place seulement parmi les présages de sa mort<sup>23</sup>; Marguerite Yourcenar précise, en outre, la cité, l’actuelle Carlisle, “à l’extrémité ouest du mur d’Hadrien” (p. 13), mais on sait que cet empereur est mort à Eburacum; il s’est opéré, en fait, une contamination dans l’esprit de Marguerite Yourcenar avec la phrase précédente de l’*Histoire Auguste* (*Vita Seueri*, 22, 4-5)<sup>24</sup> qui évoquait un autre signe annonciateur, indépendant, une rencontre de mauvais augure avec un Éthiopien portant une couronne de feuilles de cyprès à un moment où Septime Sévère revenait d’une inspection du mur. De plus Marguerite Yourcenar focalise l’attention sur les deux bœufs (le texte parlait seulement de victimes, *hostiae*) “produit et emblème de la terre elle-même” dont elle imagine l’errance dans la ville (p. 13); Nigel Saint a déjà signalé que cette méditation sur les animaux annonce le *Labyrinthe du monde* et “Sur quelques lignes de Bède le Vénéral”<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> *Vita Seueri*, 22, 6-7 : *Et ciuitatem ueniens cum rem diuinam uellet facere, primum ad Bellonae templum ductus est errore haruspici rustici, deinde hostiae furuae sunt adplicitae. Quod cum esset aspernatus atque ad Palatium se reciperet, negligentia ministrorum nigrae hostiae, et usque ad limen domus Palatinae, imperatorem secutae sunt* (“À son arrivée dans une cité où il voulait faire un sacrifice, il fut d’abord conduit au temple de Bellone par la faute d’un haruspice ignare, puis on lui apporta des victimes qui étaient de couleur noire ; rebuté par ces animaux, il regagna alors le palais, mais, par suite de la négligence de ses serviteurs, les noires victimes suivirent l’empereur jusqu’au seuil de sa demeure”).

<sup>24</sup> Rien ne permet de considérer que la *ciuitas* de *Vita Seueri*, 22, 6, soit à identifier avec la *mansio* de *ibid.*, 22, 4

<sup>25</sup> Nigel SAINT, *op. cit.*, p. 77.

## Des parallèles littéraires

La lecture de Marguerite Yourcenar s'effectue, bien évidemment, avec tout un arrière-plan culturel et des parallèles sont établis aussi avec des œuvres modernes. Les rapprochements peuvent concerner des défauts : l'*Histoire Auguste* préfigure "le monde de crédulité naïve des pires chroniqueurs du Moyen Âge" (p. 10), on y voit "un littéralisme de journaliste ignare" (p. 10); Antonin – et Marguerite Yourcenar joue sur son surnom de *Pius* – devient "un personnage d'hagiographie populaire" et "l'impeccable héros d'une sorte de berquinade impériale" (p. 10) : naïveté médiévale et mièvrerie moralisante du XVIII<sup>e</sup> siècle y sont déjà présentes.

L'ouvrage peut aussi atteindre certaines hauteurs, mais avec l'aide non négligeable de son lecteur. Les portraits d'Aelius César et de Vérus en "homme[s] à la mode" sont "l'équivalent d'un grand portrait balzacien, la prestigieuse ébauche d'un Rastignac ou d'un Rubempré du II<sup>e</sup> siècle" (p. 12-13). C'est dire qu'ils deviennent des types; l'*Histoire Auguste* se hisse donc là également au niveau des grands historiens antiques, dont Marguerite Yourcenar appréciait au début de son essai la dimension archétypale qu'ils ont donnée à César, Tibère ou Néron. On voit que la qualité la plus prisée par Marguerite Yourcenar chez les historiens est de prendre appui sur le passé pour sortir du temps. De même, chez le "classique moderne" Thomas Mann, elle apprécie que les relectures d'un ouvrage comme *La Montagne magique* "si fortement centré sur la description d'un temps et d'un lieu" permettent à "l'arrière-plan véritablement a-temporel et cosmique du chef-d'œuvre" (*EM*, p. 165) de se dégager. Mais l'*Histoire Auguste* n'est pas un chef-d'œuvre.

Toutefois, ailleurs, c'est la "poésie" de l'œuvre qui rappelle tel auteur-phare : "les lugubres imprécations des sénateurs sur le cadavre de Commode ont la tragique grandeur d'une scène de foule dans Shakespeare" (p. 13); ou encore "la mention du jeune et blond Barbare Maximin se détachant insolemment du gros des troupes un jour de revue, et caracolant sous les yeux de l'empereur" rappelle "une scène à la Tolstoï, une odeur de sueur et de buffleterie, un bruit de sabots foulant la terre par un matin d'il y a seize siècles" (p. 13). La scène ici encore subit quelques transformations, puisque "Julius Capitolinus" ne dit rien de la blondeur de Maximin et signale seulement sa beauté, sa grande taille et son incroyable résistance physique : le jeune homme se fit remarquer de l'empereur Septime Sévère au cours de jeux militaires où il remporta seize épreuves après avoir eu l'audace de demander au prince, malgré sa jeunesse, l'autorisation de concourir. Peu de temps après, il se signala à nouveau en courant derrière le cheval de l'empereur, qui voulait tester ses

capacités, jusqu'à ce que celui-ci s'arrête, épuisé et lui propose d'affronter à la lutte ses meilleurs soldats, compétition d'où Maximin sortit sept fois vainqueur<sup>26</sup>.

L'*Histoire Auguste* est, d'autre part, comparée à la "fantaisie" orientale de William Beckford, *Vathek*, que Marguerite Yourcenar qualifie de "curieux raffinement de roman noir" (p. 13-14)<sup>27</sup>. C'est, au-delà de la "fantaisie" du conte, la tour où Carathis, la mère de Vathek cache tout ce qui est nécessaire à ses opérations magiques qui justifie le rapprochement: "la description plus ou moins fabuleuse de la tour du Suicide construite par Élagabale, avec ses poignards d'or, ses poisons dans des fioles de pierre précieuse, ses cordes de soie pour la pendaison et son pavé de marbre pour s'y briser le crâne" (p. 13). C'est Marguerite Yourcenar qui donne ce nom tragique à la tour de l'*Histoire Auguste*, qui se contentait de lui affecter cette fonction: Élagabale comptait ainsi, en vain, échapper à la prédiction de son assassinat, mais les différents moyens de suicide ne s'y trouvaient pas concentrés comme chez Marguerite Yourcenar, qui, en outre, va dans le sens d'une simplification pour la désignation des pierres précieuses et des pavements, ce qui atténue un peu l'exubérance du prince : selon l'*Histoire Auguste* :

Aussi avait-il préparé des cordes tressées, de pourpre, de soie, d'écarlate, pour pouvoir éventuellement mettre fin à ses jours par strangulation. Il avait également préparé des glaives d'or pour s'en transpercer si des circonstances critiques l'exigeaient. Il avait de même préparé à l'intérieur de céraunies, d'améthystes et d'émeraudes des poisons pour se suicider en cas de danger pressant. Il avait construit, pour pouvoir se jeter du sommet, une tour très élevée au pied de laquelle on avait placé en sa présence des dalles d'or incrustées de pierres précieuses; car, disait-il, même sa mort devait être dispendieuse et témoigner de sa magnificence pour qu'on puisse dire que personne n'était mort comme lui. Mais tout s'avéra inutile.<sup>28</sup>

<sup>26</sup> *Vitae Maximinorum duorum*, 2-3. Le thème de la sueur est présent dans l'*Histoire Auguste* puisque les seize épreuves du premier jour se sont effectuées *uno sudore* ("d'affilée", *ibid.*, 2, 7) ; Maximin avait en outre pour habitude de recueillir sa sueur et de la conserver dans des récipients (*ibid.*, 4, 3) !

<sup>27</sup> Jean RAIMOND dans sa préface à William BECKFORD, *Vathek*, Paris-Genève, Slatkine, 1997, p. 13 sq., remarque une différence essentielle entre *Vathek* et le roman noir, la présence d'une ironie impropre à ce dernier.

<sup>28</sup> *Vita Antonini Heliogabali*, 33, 3-6 : *Parauerat igitur funes blatta et serico et cocco intortos, quibus, si necesse esset, laqueo uitam finiret. Parauerat et gladios aureos, quibus se occideret, si aliqua uis urgeret. Parauerat et in cerauneis et in hyacinthis et in smaragdis uenena, quibus se interimeret, si quid grauius immineret. Fecerat et altissimam turrem substratis aureis gemmatisque ante se tabulis, ex qua se praecipitaret, dicens etiam mortem suam pretiosam esse debere et ad speciem luxuriae, ut diceretur nemo sic perisse. Sed nihil ista ualuerunt.*

### Une lecture active et la prise de conscience d'une décadence continue

Mais les beautés de l'*Histoire Auguste* sont des beautés cachées qu'il appartient à la perspicacité du lecteur de déceler. La lecture proposée par Marguerite Yourcenar, en effet, est éminemment active : c'est la qualité du lecteur qui fait la qualité du texte. Elle reconnaît, dans "Borges ou le Voyant"<sup>29</sup>, que pour tout livre "[c]haque lecteur enthousiaste est l'auteur d'un nouvel ouvrage, aussi bon ou aussi nul qu'il l'est lui-même". C'est pourquoi pour ses propres œuvres, par le paratexte, elle prend soin de fixer des jalons pour guider le lecteur dans un labyrinthe dont elle se veut l'infailible Ariane.

Dans l'*Histoire Auguste*, il appartient au lecteur d'effectuer le tri entre le "fatras" (p. 14) et la beauté qu'il faut révéler sous les scories. "Mais cette poésie, c'est nous qui l'extrayons" (p. 13). De même, c'est l'intelligence du lecteur qui perçoit les grands courants souterrains de l'empire qui échappent aux médiocres rédacteurs. Marguerite Yourcenar a recours à une image qui n'est pas sans rappeler celle qu'Hadrien utilise pour désigner la masse "informe" de sa vie dans laquelle il va chercher des lignes de force (*OR*, p. 304-305): "Peu à peu, l'œil apprend à reconnaître dans ce chaos des séries de faits semblables, des récurrences d'événements, non pas précisément un plan, mais des schémas" (p. 17). L'*Histoire Auguste* est bien comme la vie, qu'il faut déchiffrer; mais ce n'est possible qu'avec du recul. C'est ainsi que l'essayiste distingue l'"élargissement par cercles successifs de l'aire d'origine des empereurs" (p. 17) et l'extension de "celle de leur mort" (p. 18). Cette idée est rendue par une formule qui est une seconde réécriture, après *Mémoires d'Hadrien*, du fameux vers du *Sertorius* de Corneille : "Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis"<sup>30</sup>. On est parvenu de l'identification du souverain avec l'État, en passant par la reconnaissance de l'importance des provinces dans l'empire avec Hadrien ("Rome n'est plus dans Rome : elle doit périr, ou s'égaliser désormais à la moitié du monde" (*OR*, p. 370)), à un point de vue plus étriqué dans l'essai, celui de la quête du pouvoir personnel en s'appuyant sur l'armée, qui témoigne bien du caractère tumultueux de l'époque de l'*Histoire Auguste* et de l'effacement politique de l'*Vrbs* : "Rome est perdue et gagnée partout ailleurs qu'à Rome" (p. 18). Ce jeu intertextuel interne à l'œuvre de Marguerite Yourcenar amorce le thème de la décadence de Rome. C'est surtout cela que l'écrivain décèle et son grief principal envers les rédacteurs de l'*Histoire Auguste* est de n'avoir pas compris "[l]a mort des institutions" dans une "monarchie orientalisée" (p. 18), la prépondérance d'une armée "de plus en plus composée d'éléments barbares" et "principe d'anarchie" (p. 19),

<sup>29</sup> PE in EM, p. 587.

<sup>30</sup> CORNEILLE, *Sertorius*, III, 1, v. 936.

les mouvements de population préluant aux invasions, ou l'émergence d'une nouvelle culture.

Marguerite Yourcenar essaie de resituer l'ouvrage dans son contexte et d'en saisir les enjeux historiques sans se préoccuper d'ailleurs, nous l'avons vu, d'une définition chronologique précise; mais je qualifierais volontiers surtout sa lecture d'analogique, en référence à la très belle thèse de Laura Brignoli, *Marguerite Yourcenar et l'esprit d'analogie*, qui étudie le rôle de ce mode de pensée dans les romans yourcenariens des années 30<sup>31</sup>; cette antiquité sur la voie du déclin est rapprochée de l'époque moderne, la décadence se prolongeant avec des périodes de rémission jusqu'à nos jours : "Une décadence qui s'étale ainsi sur plus de dix-huit cents ans est autre chose qu'un processus pathologique [...]" (p. 20). Marguerite Yourcenar prolongerait volontiers l'ouvrage de Gibbon, *The decline and fall of the Roman empire* au-delà de 1453 jusqu'à son temps. Sa vision de l'histoire est devenue plus pessimiste depuis l'époque de *Mémoires d'Hadrien*, où l'empereur finissait par se montrer confiant dans l'avenir : "Les catastrophes et les ruines viendront; le désordre triomphera, mais de temps en temps l'ordre aussi. [...] J'accepte avec calme ces vicissitudes de Rome éternelle" (OR, p. 513-514). L'idée que "le règne d'Hadrien est encore un sommet" (p. 19) et que la décadence n'est pas continue, mais qu'il se produit des sursauts de temps à autre est bien présente encore dans l'essai; inversement, l'Hadrien des *Mémoires* pense la notion de décadence, mais il veut, à la fin de sa vie, espérer (modérément) en l'humanité, tandis que dans "Visages de l'Histoire..." – où il n'y a pas palinodie, mais infléchissement – ce qui l'emporte ce sont les horreurs des temps. Et c'est précisément la parenté de notre époque avec celle de *l'Histoire Auguste* qui facilite la compréhension de celle-ci. On peut distinguer un double mouvement dans la lecture telle qu'elle est pratiquée par Marguerite Yourcenar ici: l'éloignement chronologique crée une distance qui permet de mieux saisir dans le texte ce que les contemporains ne remarquaient pas, et d'autre part, cette distance est comblée par l'analogie. Une plus grande crédibilité est donnée aux noirceurs de l'ouvrage et l'optimisme mesuré de *Mémoires d'Hadrien* est en train de faire place au désabusement de *L'Œuvre au Noir* et du *Labyrinthe du monde*<sup>32</sup>.

<sup>31</sup> Laura BRIGNOLI, *Marguerite Yourcenar et l'esprit d'analogie*, Pise, Pacini, 1997, 414 p.

<sup>32</sup> Évoquant la suite de l'empire romain après la période concernée par *l'Histoire Auguste*, Marguerite Yourcenar indique trois sursauts : "au sauveur Dioclétien succédera le sauveur Constantin, le sauveur Théodose; cent cinquante ans encore se passeront cahin-caha avant que la longue liste des empereurs romains se close piteusement sur l'enfant d'un secrétaire d'Attila, caractéristiquement affublé du nom pompeux de Romulus Augustule" (p. 19-20). On

La notion de décadence de Rome n'est pas nouvelle et le XVIII<sup>e</sup> siècle anglais et français en a fait un champ de réflexion privilégié avec principalement Gibbon et Montesquieu. Mais où convient-il d'en fixer l'origine ? Le concept de décadence était déjà présent dans la pensée romaine, et on la situait volontiers, comme Salluste, dès l'époque républicaine, après la chute de Carthage qui a ouvert à Rome la porte au lucre et à la décadence morale. Récemment un historien, Marcel Le Glay, a consacré un ouvrage, *Rome. Grandeur et déclin de la République*<sup>33</sup>, à cette question en plaçant la décadence au cœur de la république et en montrant que pour certains auteurs antiques il ne s'agissait pas d'un phénomène inéluctable, mais d'une sorte de crise de croissance à laquelle on pouvait remédier. Inversement certains chercheurs, comme André Piganiol, pour la fin de l'empire ne croient pas à un dépérissement des provinces et attribuent la chute de Rome à des envahisseurs dans un empire qui n'était pas exsangue<sup>34</sup>.

Marguerite Yourcenar non seulement discerne des signes avant-coureurs de décadence "dans la Rome des beaux temps de l'Empire, voire dans celle de la République" (p. 16), mais encore elle étend cette notion à toute l'histoire depuis l'époque de l'*Histoire Auguste* et elle établit des rapprochements entre celle-ci et l'Empire romain germanique : "l'antique partie s'est poursuivie à travers les siècles avec des enjeux à peu près pareils à ceux d'autrefois, et une singulière similitude dans le tempérament des joueurs" (p. 20); de même, aux troubles de la période de l'*Histoire Auguste* sont comparés "les faits et gestes des papes et des empereurs guelfes ou gibelins du Moyen Âge"; Hitler, dans ses derniers combats, est "comme un César romain germanique du Moyen Âge", Mussolini meurt "au XX<sup>e</sup> siècle d'une mort d'empereur du III<sup>e</sup> siècle"<sup>35</sup>. On peut remarquer

---

comprend mal le calcul chronologique, car Dioclétien a régné de 284 à 305, Constantin de 306 à 337 et Théodose de 379 à 395, tandis que Romulus Augustule occupa la fonction impériale de 475 à 476, c'est-à-dire environ 80 ans après Théodose. La durée de 150 ans nous conduit, pour le point de départ, si l'on remonte à partir de la mort de Romulus Augustule, à 326, c'est-à-dire dans le règne de Constantin, alors que le texte semble se référer à la mort de Théodose, ou, à la rigueur, au règne de Carin, dont il est question deux phrases plus haut, et qui fut Auguste de 283 à 285.

<sup>33</sup> Paris, Perrin, 1990, VII-401 p. Sur la notion de décadence voir, en particulier les p. 7-17, 359-385. Cf. aussi Ramsay Mac MULLEN, *Le Déclin de Rome et la corruption du pouvoir*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

<sup>34</sup> André PIGANIOU, *L'Empire chrétien*, Paris, PUF, 1972 (1<sup>e</sup> éd.: 1947), p. 466, termine son ouvrage par : "La civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée".

<sup>35</sup> Mussolini "pendu par les pieds" (p. 20) fait penser aux demandes insistantes des sénateurs de voir Commode traîné par un croc, le croc même qui servait à tirer hors de l'arène les gladiateurs ou les condamnés qui y avaient trouvé la mort (*Vita Commodi Antonini*, 18-19).

aussi que le terme désignant les empereurs illyriens, “ces ‘sabres’” (p. 14), par l’anachronisme, leur confère une tonalité du XIX<sup>e</sup> siècle; c’est en fait, une traduction du surnom *Manu ad ferrum* (“Main-à-l’épée”) donné par les soldats à Aurélien<sup>36</sup>.

Ce que le XX<sup>e</sup> siècle apprend à Marguerite Yourcenar, c’est à affiner sa conception de la décadence<sup>37</sup>, qu’elle oppose à la décadence morale que voulait voir le siècle précédent avec le célèbre sonnet “Langueur” de Verlaine<sup>38</sup>. La décadence n’est pas le fait des hommes, mais des structures, des modes globaux de comportement social: “gigantisme”, “gaspillage”, “divertissements ménagés d’en haut”, “cette atmosphère d’inertie et de panique, d’autoritarisme et d’anarchie”, “ces réaffirmations pompeuses d’un grand passé” mais creuses, “ces réformes qui ne sont que des palliatifs”, “ces accès de vertu qui ne se manifestent que par des purges”, “ce goût du sensationnel” et le peu d’écho que rencontrent “quelques hommes de génie mal secondés” (p. 21). Ce sont là des maux communs à l’*Histoire Auguste* et à notre temps, l’essai se terminant par une note pessimiste qui n’est pas sans rappeler la préface des *Histoires* de Tacite (I, 2), à cette différence que Tacite trouvait un réconfort dans certains exemples de vertu (I, 3) et vantait les mérites du présent, les règnes de Nerva et Trajan.

Ainsi dans “Les visages de l’Histoire dans l’*Histoire Auguste*”, Marguerite Yourcenar montre qu’elle pratique une lecture critique au nom à la fois de l’esthétique et de la vérité historique, mais en ne faisant qu’effleurer le problème de l’auteur, de la date du texte et de ses sources; c’est aussi une lecture qui demande de la part du lecteur un apport considérable, puisque c’est lui qui crée en fait la beauté du texte et en tire une vérité, ou en fait le point de départ de l’imagination créatrice. L’essai nous apprend donc beaucoup sur la méthode de l’essayiste, mais aussi de la romancière. C’est, enfin, une lecture du passé qui jette des ponts entre les époques en ce qui concerne aussi bien les valeurs littéraires que la politique, l’âme humaine et, globalement, la civilisation. De même que dans “Ah, mon beau château”, puis dans *Souvenirs pieux* ou *Archives du Nord*, l’auteur sait percevoir en un même lieu toutes les strates du temps, de même dans ce recueil de biographies, elle découvre sous le passé

<sup>36</sup> *Vita diui Aureliani*, 6, 2

<sup>37</sup> Colette Gaudin a déjà noté que Marguerite Yourcenar est passée de la “sédution de la décadence” conçue comme “raffinement excessif du goût et de la pensée” à une conception de la décadence perpétuelle présente même sous la grandeur apparente, une décadence qui “est en quelque sorte dans le tissu du devenir” (Colette GAUDIN, *op. cit.*, p. 96-100).

<sup>38</sup> *Jadis et naguère* in Paul VERLAINE, *Œuvres poétiques complètes*, Yves-Gérard LE DANTEC éd., Paris, Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, 1962, p. 370.



romain des images d'un passé plus récent et du présent. Elle extrait donc ce texte historique de son cadre temporel pour lui donner une valeur atemporelle analogue à celle du mythe<sup>39</sup>. Elle retrouve ainsi dans l'histoire la perception mythique de "l'homme primitif" qu'elle expose dans sa conférence de 1954 sur "L'écrivain devant l'histoire" :

[III] est surtout sensible presque biologiquement au fait que cet événement est en quelque sorte capable de répétitions infinies, [s'insère] dans les émotions, dans les possibilités mêmes de l'humanité et qu'il reparaitra sous d'autres formes comme le printemps lui-même<sup>40</sup>.

Ce n'est pas un clin d'œil à la notion de *mythistoriae*, que dénonce, en se jouant puisqu'il la pratique largement, le rédacteur de *l'Histoire Auguste*<sup>41</sup>, mais la conviction que l'histoire, sous la superposition des époques, présente des visages qui, hélas, ne changent guère.

---

<sup>39</sup> Sur cette question, cf. Colette GAUDIN, *op. cit.*, p. 99, qui parle de "tentation de gommer les singularités de l'histoire, individuelles ou événementielles, soit au profit des grands mouvements de fond, ce que les historiens appelleraient la longue durée, soit au profit des répétitions analogiques".

<sup>40</sup> "L'écrivain devant l'histoire", *cit.*, p. 4.

<sup>41</sup> *Vita Macrini*, I, 5 ; *mythistoricis [...] uoluminibus : Quadrigae tyrannorum*, 1, 2 : ce sont des histoires insipides que l'on raconte.